



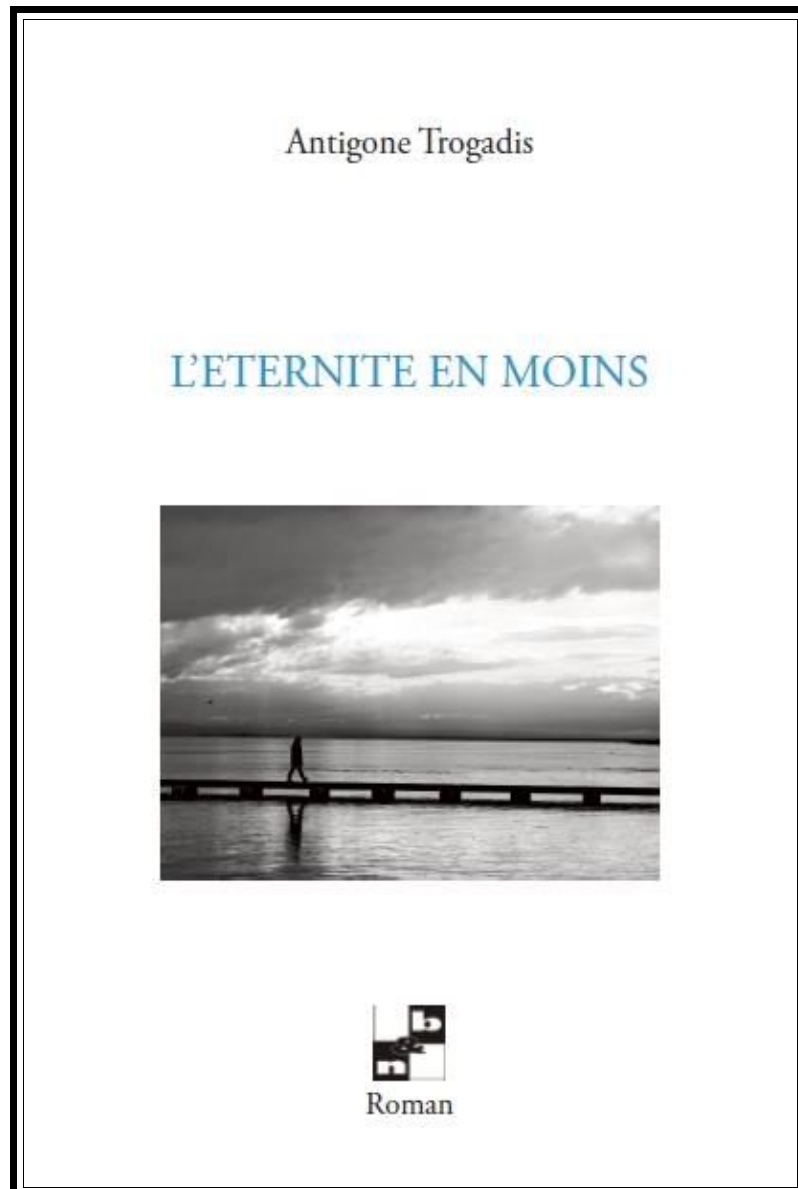
Antigone Trogadis, en quête de *la voix*

Un dossier écrit et composé
par Matis Leggiadro

Trogadis. Je n'écrirai pas Longelin. Je n'écrirai pas Longelin pour deux raisons.

Madame Longelin est professeure de lettres au Lycée Lapérouse. Lycée au sein duquel mon statut d'élève ne me permet pas d'écrire librement au sujet d'un professeur. Et puis, Madame Longelin n'écrit pas de romans. Moi, j'ai rencontré Antigone Trogadis, la romancière, l'écrivaine. Je préférerais écrire *écrivain*, car je ne crois pas que la féminisation des mots sert la progression de la conscience féminine dans la société. Mais, Louise Farrenc, compositrice du XIXe siècle, qui a permis au mot *compositrice*, justement, de devenir pièce courante du langage, n'apprécierait pas l'emploi du terme masculin, qui n'est ni plus ni moins qu'un terme nu, sans méliques. Et Antigone Longelin aurait voulu faire de la musique

son métier ; elle aurait souhaité avoir une voix. Cependant, si aujourd'hui la romancière ne compose pas de partitions, ce n'est pas pour me déplaire. Je dois dire en effet que *L'éternité en moins*, son deuxième roman, publié chez N&B, m'a parlé. Davantage encore, ce roman m'a persuadé et convaincu. En lisant *L'éternité en moins*, j'ai rencontré la psyché – le mot grecque est préférable à ses équivalents engourdis – de Rosa, personnage remarquable. Aussi mon regard et mon esprit ont pris la voie de la Grèce, géant idéal et abîmé par la dictature militaire, qui s'est affirmée dès le 21 avril 1967 : Δικτατορία της 21ης Απριλίου. Et puis, comment ne pas se laisser envoûter par la ville d'Athènes qui, dans ce roman, de sa rumeur et son ultra-présence, fait redouter le silence. Silence que l'on finit par aimer, aimer d'amertume, presque avec regret. L'article suivant ne ressemble pas aux précédents : il n'est ni une critique d'art, ni un portrait. Cet article est une critique d'art et un portrait.



L'éternité en moins

Lecture non exhaustive de l'œuvre

« *C'était quelque chose comme le paradis.* »

Paru en 2016, chez N&B, l'ouvrage balaie deux registres majeurs : la tragédie humaine et le roman noir.

I – LE FRACAS DES DESTINÉES HUMAINE

a) la possibilité de la mort ou le commencement d'un nécessaire renouveau

Le roman, à Rome, s'ouvre sur une terrifiante découverte : Rosa vient de poser son regard sur la tête morte, la tête sans vie, de son amant Domenico. De ce choc, Rosa ne peut se défaire. Mais, comme exhortée à renaître, elle apprend progressivement à renouveler son identité italienne, par-delà la mer ionienne. C'est ainsi que l'apprentissage de la langue grecque devient une catharsis et, plus encore, une tentative de sublimation. En apprenant le grec, Rosa mute vers une autre version d'elle-même. L'acmé de cette métamorphose se situe à la page 137 : « C'est à Rosa que nous devons la nouvelle traduction d'*Henri IV*. Vous verrez, elle a produit un travail remarquable. Rosa a un sens inné de notre langue. » Prononcés par l'éditeur Sinoritis, ces mots certifient la nouvelle identité de Rosa. D'ailleurs, la pièce *Henri IV* de Pirandello raconte, avec humour, comment, après une chute à cheval, un homme change de masque et devient autre : aliéné par le choc, il est Henri IV. N'est-ce pas là une image tout à fait claire de la mascarade de Rosa, qui jongle avec des mots qui n'appartiennent pas à sa langue natale ? La métamorphose de son moi tient donc une place fondamentale dans le roman. Aussi, la possibilité de la mort initie un changement chez d'autres personnages. C'est le cas du commissaire, rencontré par Manos durant ses pérégrinations journalistiques, qui dit, à la page 115 : « Je l'avais vu. Son visage bleui, ses yeux hallucinés [...] Sais-tu qu'il m'arrive encore aujourd'hui, quarante ans plus tard, de rêver de cet instant ? » Car oui, la vue de la mort bouleverse l'existence, s'agrippe aux vivants. Enfin, Giacomo, personnage exilé en Grèce au même titre que Rosa, contraint à reconnaître sa propre fragilité d'homme lors d'un accident cardiaque, prend conscience de sa finitude et de son irrépressible envie de vivre chez lui, en Italie. C'est ainsi que la mort marque la fin

mais aussi l'évolution, qu'elle soit une métamorphose personnelle, un stigmate pour l'âme ou une reconnexion aux désirs individuels.

b) exil, déplacement et migration : les tourments de l'identité

Dans l'ouvrage, les personnages sont toujours exhortés à partir. Pour Rosa, le départ pour la Grèce est une fuite, une cavale, une course de fond pour sa survie. Elle veut mettre à distance la mafia qui a assassiné son Domenico, à Rome. Et bien que devenue grecque jusqu'au bout des ongles, elle songe en novembre 1975 à l'Italie, avec la même douceur amère que Giacomo : « mon Italie ». La version réelle de Rosa est italienne et la Rosa grecque n'est qu'un ectoplasme envoyé par une conscience apeurée en terres sûres. On lit, à la page 140 : « ces noms d'êtres qui vivent dans le pays où j'ai grandi, avec lesquels je partage l'essentiel, la langue, le passé, le destin, font renaître ce sentiment de l'exil qui me pince méchamment le cœur, pendant certains moments de grande solitude qu'il faut que je laisse passer, comme un orage inopiné. » Giacomo, quant à lui, habite la Grèce presque par évidence. Enrôlé dans l'armée – « je subissais mon destin » – puis amené, sous le drapeau italien, à occuper la Grèce, Giacomo a comme été amené à l'habiter. Un triste constat pour celui qui témoigne sa peine à Rosa, à la page 142, selon les termes suivants : « Il est temps que je rentre au pays, tu comprends [...] je ne veux plus passer à côté de tout... » Et puis, comment ne pas évoquer les tiraillements de Manos ? Lui qui s'est extrait de sa Grèce pour le Canada puis qui s'est extrait du Canada pour revenir à la Grèce. Le déplacement hors du pays qu'il aime est synonyme pour Manos de malaise existentiel. On peut lire, page 152 : « La sensation persistante de flotter, déraciné, au milieu de nulle part [...]. » A chaque fois, malgré une intensité variable, l'exil semble être une condamnation à la rupture, pour paraphrase Antigone Trogradis.

> La page 16 du roman raconte le retour de Manos en Grèce et explicite la douleur de l'exil au Canada :

« Athènes, le 13 août 1974

Fin de quinze ans d'exil. À peine la nouvelle de la fin de la junte connue, **il a résilié son bail, vendu à la hâte et avec délectation tous ses effets, ses meubles, tous ces vêtements**

lourds dont il n'aurait plus jamais besoin, anoraks fourrés, pulls en laine épaisse qui lui ont tant pesé, ainsi que son minuscule téléviseur grisâtre, toutes les traces enfin de sa vie canadienne, de sa vie d'émigré. Il n'y a guère que quelques livres dont il ne veut pas se défaire, une anthologie de la poésie québécoise, un dictionnaire anglophone, un essai de Chomsky sur la guerre du Vietnam et quelques classiques de la littérature nord-américaine. Et puis, il lui reste, bien sûr, ses brouillons, qu'il espère toujours métamorphoser un jour en véritables manuscrits. Il a confié le tout à une compagnie de fret maritime chargée de rapatrier ses affaires en trois ou quatre semaines.

Il a peur de l'avion mais le voyage lui paraît léger, y compris l'escale à Francfort, qui constitue pourtant un long détour. Il sait que le temps de poser définitivement ses bagages est enfin arrivé. Lorsque, au terme du périple, il met le nez hors de l'avion blanc et orange de la Canadian Pacific Airlines, **l'atmosphère brûlante, presque âcre qui baigne Athènes le saisit à la gorge, l'étouffe, comme un cœur d'été n'en finissant pas d'irradier. Une sensation délicieuse, la sensation de revenir aux sources, de renouer avec la Grèce qui lui a manqué et avec la grécité dont il ne s'est jamais défait. »**

c) un titre évocateur

L'éternité en moins : voilà un titre qui réfléchit l'œuvre, une peau qui traduit l'intérieur. L'éternité consiste pour Saint-Thomas d'Aquin en l'appréhension intellectuelle de l'absence de mouvement. C'est ainsi que l'éternité ressemble de près à l'immobilité. Les mouvements apaisés, sinon impossibles, la stabilité, la solidité, la constance aussi, sont des marqueurs de l'éternité. Mais, balancés entre la mort et l'exil, la peur et le regret, l'ambition et l'orgueil, les personnages ne connaissent que « l'illusion de l'éternité ». Plus encore, l'état d'instabilité politique dans lequel se trouve enlisée la Grèce donne à voir une société fracassée. Lasse de ce pluriel des affects et d'un pouvoir dysfonctionnel, Rosa, adossée à un « vieux pin », à la page 120 : « Je m'installe auprès de lui, il me souffle [...] l'intuition que rien de mauvais ne peut m'arriver, comme s'il m'offrait un peu de son immortalité. » Simple fiction, pur fantôme face à tant d'intranquillité, l'immortalité – composante de l'éternité – écume à la surface. On hume cet apaisement mais il n'est qu'illusion. L'acmé de la difficile absence de constance se situe à la page 171, quand Rosa aimerait réécrire éternellement sa vie, comme Sisyphe, mais que même cette damnation-là ne peut lui être accordée car elle signifie la

possibilité de renaissance. Ainsi la punition de Sisyphe paraît futile devant la punition de Rosa. Dans sa structure même, *L'éternité en moins*, oscillant entre deux temporalités, joue sur la rupture et sa forme erratique ne partage pas d'affinités avec l'immobilité.

II – UN CADRE SPATIO-TEMPOREL MENAÇANT

a) du politique en Grèce

La dictature militaire des colonels catalyse le roman. Alors qu'on ne peut pas encore parler de dictature, Rosa pense, à la vue de « deux ou trois gradés de l'armée », avec une ironie fâchée, aux « lunettes noires qu'ils ne quittaient jamais et à leurs uniformes piquetés de médailles [...] ». Et puis, il y a cette soirée, relatée à la page 79, qui se termine sur « le fracas de la grille s'effondrant sous l'assaut du char », l'École Polytechnique d'Athènes devenant soudainement le lieu de la révolte et de la répression violente. Aussi, le personnage de Manos, revenu de Montréal après la chute de la dictature, pose ses yeux sur une reconstruction politique instable. Dès son arrivée à l'aéroport, il croise Alexis P., héros résistant qui au fil du roman sombre dans une sorte de marginalisation systématique. Il n'est pas facile en effet de croire un homme qui affirme que certains membres du nouveau gouvernement ont collaboré avec la junte militaire. En moraliste voilée, Antigone Trogadis nous invite, lecteurs, à regretter amèrement ce manque de considération de la parole passionnée et contemptrice. Aussi, à la page 71, l'image de la superposition des affiches de campagne traduit, selon Manos, la pluralité politique : « les yeux d'un candidat surmontent le nez disproportionné de son plus farouche adversaire. "C'est ça, la Démocratie" [...] ». »

> Un magnifique extrait de la page 38, qui met en mots la manière désinvolte avec laquelle le quotidien fait oublier la joie du renouveau politique :

« Après avoir pris congé de Konstandinidis, Manos erre un moment dans ce quartier d'Athènes qu'il connaît très peu. Il sort de cet entretien inattendu avec un goût doux-amer dans la bouche. C'est la première fois depuis des semaines qu'il entrevoit une possibilité d'obtenir un poste. Mais le ton désabusé de Konstandinidis l'a refroidi. **Pire encore ; Manos se surprend à regarder autrement les rues de la ville, les habitants affairés : il se rend compte que la vie continue, un peu comme si de rien n'était. Comme s'il n'y avait pas eu**

de cris au dernier étage de l'immeuble de la Sûreté, comme si l'on n'avait jeté personne dans les geôles des îles désertes au large d'Athènes. Il pressent qu'il est arrivé juste après la fin de l'enthousiasme, de la passion. Il arrive avec l'émergence de l'oubli. »

b) un environnement désenchanté

Alors qu'Antigone Trogladis est amoureuse de la Grèce, Athènes apparaît dans *L'éternité en moins* comme un colosse abîmé, une image désolée. On peut lire, à la page 90 : « Mais ce jour-là, au moment où le Parthénon se dresse au loin, dans une demi-brume grisâtre, géant déchu et mutilé, il en perçoit toute la fragilité [...] sur son fronton fracassé, sur ses colonnes mordues par le temps, sur ses couleurs à jamais diluées dans la poussière jaunâtre du marbre. C'est bien la Grèce qui trône là, pathétique, nue aux yeux de tous, si patente qu'elle en est devenue invisible. Corrosion, corruption. » Anciennement idéal architectural et puissance culturelle, la Grèce semble avoir dévoyé, n'être plus que ruines, que partialité. Cette image de la dépossession et de la déchéance est répliquée à la page 174 du roman autour d'un accident. Dans un autre registre, le béton semble être pour Antigone Trogladis le matériau de la modernité en échec. On trouve ainsi diverses occurrences de cet enfer de béton qu'est devenue Athènes. Et si l'on veut s'émerveiller, il faut partir à Paros ou rêver de la Sicile.

c) des lieux de l'étouffement

L'éternité en moins a tendance à personnifier la ville d'Athènes. Elle devient une entité à part entière vis-à-vis de laquelle les personnages apprennent à se situer. D'une part, Athènes est un océan de bruit, irrespirable dont il faut nécessairement s'extraire. Manos, à la page 75, s'extrait du tout, et respire en prenant la direction de la colline du Lycabette, nous offrant un passage magnifique : « colline du Lycabette, quelque peu oubliée ces soirs-là, masse sombre se dressant seule dans la nuit mais où viennent encore mourir les klaxons criards des voitures et la rumeur de la ville en basse continue. » Aussi, plantée dans une « Athènes sans rumeur », Rosa a « la nette sensation d'étouffer ». Finalement, soit Athènes asphyxie parce qu'elle possède une force immanente bruyante, soit l'absence de cette force étouffe. C'est un lieu assez anxiogène. Un autre lieu : l'appartement de Glezos. Ce lieu pollué par la fumée des cigarettes qui oblige à considérer la terrasse et à regarder, d'un air dégoûté, Athènes.

III – FAITES SILENCE

a) après le choc : l'ineffable

Les premières pages du roman, en plus d'exposer le cadre de l'œuvre, racontent la crise de la parole qui gagne soudainement Rosa et la poursuivra toujours. Le choc est ineffable et il paraît impossible de « dire, seulement dire », pour citer Lagarce. L'effroi est incommunicable. A la banque, Rosa est même amenée à écrire pour communiquer. Sa gorge est le théâtre d'une tension étranglante.

Pages 9-15 >> La célérité et l'élégance de la plume servent une destinée humaine dramatique et permettent au lecteur d'être pris en témoin de chaque geste, de chaque état mental, et de lui faire sentir l'interne déflagration de la détresse de Rosa.

b) l'amour : un projet désolé

Très tôt dans le roman, l'amour s'éteint dans la peine. A la page 21, un remarquable paragraphe se construit sur le contraste et la rupture affective et témoigne ainsi de la douleur incurable de Rosa, qui regarde l'espoir être tué par la réalité de son amour désolé :

« Le temps est moins froid que je ne m'y attendais, parce que sur la haute mer, **le soleil brille sans partage. Mais c'est un soleil d'hiver qui donne à l'eau une couleur grisâtre**, la couleur qui sied à mon deuil. Pour la première fois, je me sens un peu en sécurité. Mais plus je m'éloigne des côtes italiennes, plus ma pensée vogue vers toi. Pas vers celui qu'ils ont mutilé. Vers toi jeune. »

Aussi, à la page 27, j'ai été sensible à l'image des « destins lancés en l'air comme une paire de dés, dans un jeu perdu d'avance. » Plus loin, à la page 134, Manos se fait la réflexion qu'à « force d'opacité », le couple se perd. Finalement, l'impossibilité de se faire comprendre et de comprendre l'autre abîme la relation. Et avant la rupture, il y a le silence. Un constat que fera plus tard Manos dans son couple avec Liana.

c) « insensiblement » : raconter le temps

L'adverbe « insensiblement » apparaît plus d'une fois dans le texte d'Antigone Trogadis. Je me suis demandé ce qu'il signifiait pour celle qui n'a cessé d'écrire sur le sensible, justement. La romancière m'a répondu que cet adverbe permet essentiellement de « raconter le temps qui passe ». C'est donc l'adverbe de l'insondable, de ce qui est en-deçà des mots, en-deçà de la parole. Est-ce l'adverbe du silence ?

Rencontre avec... Antigone Trogadis

14 mars 2023. Albi. Café de la Préf'. 15H50. Tout près de la Préfecture du Tarn, qui sera le théâtre bientôt d'une population révoltée par l'utilisation gouvernementale d'un nouveau 49.3 – notez l'antonomase – dans le cadre de la réforme des retraites. Événement qui sonne étrangement menaçant si l'on vient de lire *L'éternité en moins*.

Rencontrer Antigone Trogadis fut pour moi un réel plaisir. D'abord parce que son élucidation personnelle raconte très bien le monde. Et puis car l'écriture de ce dossier s'inscrit dans la continuité de mon portrait de Bérengère Basset, *L'impératif éthique*. Les deux professeures partagent en effet une drôle de romance avec le grec ancien. Une histoire qui ne pouvait pas ne pas se dire dans un roman pour Antigone Trogadis. *Nekyia, L'évocation* sort en ce mois de mars 2023 et revient sur la double dimension de l'apprentissage du grec : recherche de prestige social et recherche identitaire.

Arrivée en Grèce en 1975, Antigone a côtoyé la fin de la dictature militaire. Issue de l'union de deux Grecs qui ont émigré vers le Canada dans les années 60, Antigone a vécu le déracinement. **« Après l'exil, le retour au pays a été difficile. »** Tourmentée par l'arrachement au territoire aimé, Antigone Trogadis a tenté dans *L'éternité en moins* de mettre en mots son rapport à la Grèce. La Grèce que l'on aime. Celle que l'on quitte. Celle que l'on redoute de retrouver et que l'on veut revoir. Autant de réalités qui sont aussi celles de Manos dans l'ouvrage, dont on suit l'itinéraire selon le regard en surplomb du narrateur. Ce narrateur-là pourrait être l'auteure elle-même qui, en déportant son histoire sur un personnage fictionnel, se donne tout le droit de se regarder et se comprendre. En discutant avec la romancière, je comprends les liens intimes qui se jouent entre elle et son livre.

« Je cherche à comprendre l'identité méditerranéenne. Elle est tellement fracturée. Comment la lumière de cette région du monde peut-elle se confronter à tant de violence ? »

A. T.

En rapportant ces paroles, je pense à des auteures comme Marion de Dominicis ou Elena Ferrante. Mais Antigone Trogadis, elle, ne se confond pas dans une surabondance stylistique, des fioritures littéraires et un vocabulaire excessivement élaboré. Non, elle préfère **« suggérer »**. Son texte cependant se construit sur de belles anadiploses et fait la part belle au pronom de substitution, mais il est vrai qu'il ne tombe pas dans l'artifice de la langue. L'écrivaine prend le temps de dire le juste, avec pondération.

Pour écrire *L'éternité en moins*, Antigone Trogadis s'est plongée dans les sinueux chemins de la mafia italienne. Jamais les crimes mafieux ne l'ont intéressée parce qu'inhabituels. Il n'est pas question ici d'une curiosité malavisée. Il est clair en revanche que les images noires de corps sans vie l'ont marqué. C'est ainsi que le fil rouge, ensanglanté, qui sous-tend le livre est un crime des *mafiosi*. Et cette mort, innommable, n'est que la première pierre d'un édifice meurtrie. Comme en contraste, la plume de l'auteure raconte souvent un rapport poétique au monde. **« La poésie est une leçon. »** Finalement, dans l'identité même de son ouvrage, Antigone Trogadis fait résonner les conflits de l'âme méditerranéenne, c'est-à-dire cet oxymore du pur-éclatement.

« Rosa ne connaît que le régime de la perte. »

A. T.

Le personnage de Rosa est celui qui m'a le plus touché. Les premières pages de *L'éternité en moins*, qui font le récit du basculement de sa vie, sont d'une puissance remarquable. « Ça hurle en moi. » L'alliage subtil d'une force réaliste et d'une force dramatique m'a attrapé le cœur. Aussi, si Manos est raconté à la troisième personne du singulier, la vie de Rosa ne se comprend qu'à travers le prisme du « je » narrant. Et comme dans un souffle, un jour, les deux récits se croisent et Manos regarde Rosa, la décrit et la fait exister de l'extérieur. Et comme par miracle, un jour, Rosa n'est plus qu'une introspection et peut prétendre vivre, vivre à nouveau.

Ce roman reste un roman désenchanté. Peut-être parce que la romancière elle-même est nostalgique. Albi. Café de la Pref'. Moins de vingt minutes viennent de s'écouler et notre échange s'est déjà focalisé sur le temps du deuil en Grèce et l'évocation d'une amitié très

lointaine. Et sur l'amour, là encore, l'image de l'idéal est en ruine, laissée derrière : **« Je suis désillusionnée sur l'amour. »** Le désenchantement s'exprime ultimement et s'exprime tout au long du double-récit dans la crise de l'expression, la crise de la voix, qui caractérise Rosa puis Manos.

Enfin, il s'est agi pour moi de poser une question simple. Je ne savais pas qu'elle finirait aussi bien notre échange. « Il m'est arrivé de vous entendre parler, au Lycée, des œuvres littéraires que vous n'aimiez pas. Est-ce que vous pouvez aujourd'hui me dire quelle est la littérature qui vous inspire ? ». A cela, Antigone Trogadis répond immédiatement et en souriant : « Je suis une personne très difficile. » Une remarque intempestive qui ne manque pas de me faire également sourire.

« L'Odyssée d'Homère. Vous pouvez avoir l'impression de lire quelque chose de très enfantin et pourtant, l'œuvre contient tout, dans ses infinies subtilités. Et puis, c'est le témoignage de la Grèce la plus ancienne. »

A. T.

La romancière évoque ensuite les tragédies grecques, *Le Guépard* de Lampedusa qui fut une rencontre littéraire majeure et qui lui inspira très directement le crime mafieux comme sujet d'écriture, la poésie, celle de René Char, *Encre sympathique* de Modiano et le début de *La Duchesse* de Balzac. Et puis, deux minutes plus tard, Antigone Trogadis m'avoue reconnaître un lien sororal entre elle et Duras, reine de la suggestion. C'est alors que je demande à l'écrivaine : « Dans *L'Amant*, Duras écrit sur "cette chance d'avoir une mère désespérée", est-ce que pour vous aussi le désespoir est une nourriture ? »

« Non, mais disons que si l'on écrit, c'est que quelque chose dérange, nous dérange. » conclut Antigone Trogadis en prenant soin de bien dire.



HISTAL M